

Retours sur l'image de Rome. Une introduction par Gilles Montègre

Les textes de ce dossier sont le fruit d'une journée d'études organisée à l'université de Grenoble le 18 novembre 2013, en présence de Gérard Labrot. Il s'agissait alors, un quart de siècle après la publication du maître ouvrage que fut *L'image de Rome. Une arme pour la Contre-Réforme*¹, de prendre acte des pistes qu'il avait ouvertes mais également de l'étendue des renouvellements qui ont marqué depuis, de part et d'autre des Alpes, l'historiographie de Rome aux époques moderne et contemporaine. Sans mésestimer la diversité de ces recherches récentes, il est aujourd'hui possible d'avancer qu'elles ont engendré une forme de volte-face épistémologique. Prenant le contrepied d'une historiographie d'inspiration marxiste ou libérale, contemporaine ou héritière du Risorgimento, qui tendait à figer le passé moderne et contemporain de Rome en l'associant aux notions de réaction, de décadence ou d'immobilisme, les travaux de l'école historique franco-italienne ont révélé combien la Rome moderne et contemporaine a pu représenter à l'échelle des sociétés urbaines européennes un laboratoire original tant du point de vue des modes de territorialisation des pouvoirs que de la construction des savoirs².

Revenons-en pour lors à l'image de Rome. Telle que l'historien l'envisage, l'image d'une ville n'est pas réductible à la représentation iconographique d'un espace urbain, ni même aux technologies littéraires sur lesquelles repose sa description. Elle est davantage un objet situé à la frontière du réel et de l'imaginaire, vecteur de représentations collectives en perpétuelle reconfiguration. Puisant dans les strates matérielles et temporelles concrètes d'un périmètre urbain, l'image d'une ville se fait matrice constante d'idées, d'œuvres, d'opinions et de discours³. L'historicisation de l'image de Rome s'est opérée à la faveur d'études constamment renouvelées, dont Elisabeth et Jörg Garms ont fixé l'origine à la parution d'un article de Jean-Jacques Ampère en 1835 dans la «Revue des Deux Mondes»⁴. Dans ce faisceau de publications, dont la richesse se fait elle-même l'image de l'histoire millénaire de l'*Urbs* et de sa vocation de *caput mundi*⁵, l'œuvre de Gérard Labrot parue en 1987 occupe désormais

une place centrale⁶. Envisagée comme arme pour la Contre-Réforme, son image de Rome a en effet imposé plusieurs idées fortes qu'il importe de se remémorer. Celle d'abord qui, faisant écho aux thèses de Louis Marin sur les rapports entre image et pouvoir⁷, postule que l'image de Rome a pour un temps relevé de la fabrication consciente de groupes humains bien définis et déterminés. Au risque de se voir reprocher une forme de réification de son objet d'étude, Labrot a envisagé l'image de Rome comme un instrument délibéré d'intervention et de contrôle au moment où, de l'ouverture du concile de Trente jusqu'à la mort du pape Alexandre VII, l'Eglise romaine cherchait à contre-attaquer frontalement les effets du schisme protestant. Ainsi Sixte Quint fut-il conscient des effets produits par ses interventions urbanistiques sur l'image globale de la ville. En reliant les principales basiliques romaines par de vastes artères ponctuées d'obélisques, le pape imposait sciemment une image homogène de la cité sainte. Ce caractère hégémonique de l'image, subtilement démontré par Gérard Labrot, fut lourd de conséquence dans l'histoire intellectuelle de l'Europe. C'est en effet parce qu'elle se croyait hégémonique dans son image que la Rome pontificale a pu commettre l'erreur irréparable de la condamnation de Galilée.

Afin d'explorer les circonvolutions du discours de l'Eglise universelle cherchant à construire et consolider cette image de Rome, Labrot a mis en confrontation une multitude d'acteurs et d'objets. Les guides bien sûr, qui pour la première fois mettent en scène les journées nécessaires pour découvrir la ville dans sa juste mesure, et donnent ainsi naissance aux grandes articulations spatio-sémantiques de la Rome moderne. Il s'agissait alors d'embrasser parallèlement le mouvement des hommes vers la ville – sanctifié par les pratiques pèlerines – et le mouvement de la ville vers les hommes – par le truchement d'objets, de livres ou d'images dévotionnelles. La démarche engageait à prendre en considération le discours des visiteurs temporaires de Rome, mais également de celui de ses résidents étrangers permanents. Il s'agissait enfin d'ouvrir l'analyse à une double lecture de l'image matérielle de la romanité: lecture horizontale avec ces cellules de base de l'image de la ville que sont les églises, palais et villas cardinalices; lecture verticale avec la découverte des catacombes romaines, dont l'image est utilisée au titre de manifestation de la lutte originelle contre le paganisme. Car l'objectif de la mise en scène de l'image de Rome par les papes de la Contre-Réforme est clair: réduire la dualité entre la Rome païenne et la Rome chrétienne à un même ensemble dans lequel la première ne serait que l'annonciatrice de la seconde. Le moment où cette unité patiemment élaborée commence à se fissurer se situe à la croisée des XVII^e et XVIII^e siècles, lors de cette crise de

la conscience européenne mise en évidence par Paul Hazard⁸. Le temps en somme où Fontenelle ose soutenir que les oracles chrétiens, ces fameuses sibylles antiques de la Chapelle Sixtine censées annoncer l'avènement du christianisme, ne seraient qu'une fable imaginée par le pouvoir pontifical pour justifier son ascendant dans l'histoire des hommes.

Trois types de prolongements me semblent pouvoir être convoqués afin de faire lien entre les recherches de Gérard Labrot sur l'image de Rome et les études récentes consacrées à Rome et la romanité aux époques moderne et contemporaine. Le premier concerne le destin de l'image de la ville. À l'image du devenir problématique des anciens rituels civiques, il est apparu particulièrement pertinent de suivre le sort de la Rome tridentine et de son image à des époques marquées par la crise réitérée de ses principes⁹. Comment l'image de Rome a-t-elle survécue au processus de sécularisation ayant marqué les États et les sociétés européennes à partir du XVIII^e siècle? Ce questionnement recoupe tout un courant de recherche qui s'est intéressé aux rapports complexes entre Église romaine et modernité¹⁰.

Afin de chercher à y répondre, il faut tenir compte des phénomènes de résilience par lesquels l'image de la ville construite à l'âge baroque continue dans certaines limites à demeurer opérante au temps des Lumières. Lorsqu'il franchit les portes de la ville sainte en 1775, le naturaliste François de Paule Latapie, pourtant proche de la figure et de la pensée de Montesquieu, écrit dans son journal de voyage:

Enfin je l'ai donc vu, cette antique, cette superbe ville, que le sort avait destiné à l'empire de l'univers! Elle ne l'a pas perdu, cet empire, puisqu'elle gouverne encore par l'opinion ces mêmes peuples qu'elle avait domptés par la supériorité de sa valeur et de son génie. Cette superbe Rome, tant de fois abattue, surnagera vraisemblablement plusieurs centaines de siècles à toutes les autres villes de l'Europe¹¹.

Il faut ensuite se placer du point de vue des clercs résidant à Rome, et considérer l'effort fourni par certains d'entre eux pour imaginer une forme de synthèse entre retour aux racines chrétiennes, culture antique et philosophie éclairée. On en veut pour preuve le discours prononcé en 1778 à l'Académie des Arcades par Giovanni Cristofano Amaduzzi sous le titre: *La filosofia alleata della religione*¹². De manière générale, il est apparu que toute la culture romaine de l'Arcadie de la seconde moitié du XVIII^e siècle fut marquée par cette tentative d'harmonisation entre le discours de l'Eglise universelle, l'esthétique néoclassique du Beau idéal, et la pensée philosophique et scientifique des Lumières dans ses aspects les plus modérés¹³. Enfin, il faut admettre que le «syndrome post-tridentin»,

tel que l'a qualifié Hans Gross¹⁴, n'a pas donné lieu à un anéantissement mais plutôt à une dissémination des images de la ville, récupérées pour des usages et par des acteurs multiples. Ainsi assiste-t-on au XVIII^e siècle au retour triomphal de Rome dans la culture allemande – comme en témoignent les écrits de Goethe ou de Winckelmann – après la longue phase d'exclusion engendrée par la Réforme protestante. La loi de la thermodynamique établissant que les énergies ne se perdent pas mais se conservent en se transformant apparaît ainsi bien adaptée pour exprimer la plasticité des images de la romanité, qui empruntent aux représentations antérieures tout les tordant, en les habitant d'une manière nouvelle au risque de les contredire. Car l'énergie à l'œuvre pour façonner ces images emboîtées plus que successives n'est pas seulement celle de l'Église romaine: elle appartient aussi aux multiples formes de souverainetés européennes qui, de l'État absolutiste louis-quatorzien à l'État fasciste mussolinien en passant par l'État révolutionnaire français issu de 1789, tendent au fil des siècles à penser leur identité à l'aune de l'antique romanité¹⁵. S'intéresser au destin de l'image de Rome, en empruntant s'il le faut des chemins diachroniques, permet en somme de prendre conscience d'effets de re-composition qui ne s'imposent jamais de manière linéaire.

Le second prolongement concerne les échelles spatiales de l'image. Entre le XVII^e et le XX^e siècle, le territoire métropolitain romain s'est fait porteur de représentations collectives à géométrie variable, qui ne sont plus réductibles à l'image universaliste dont l'ancienne *caput mundi* se voulait l'héritière. Cela a justifié une analyse des images de Rome en fonction des différents espaces, quartiers et territoires qui la composent. Ces jeux d'échelle dans les images de la ville ont notamment été rendus possibles par plusieurs dossiers thématiques publiés dans la revue «Roma moderna e contemporanea», et par un séminaire doctoral franco-italien organisé entre l'Université de la Sapienza et l'École française de Rome¹⁶. Y ont été analysées les images véhiculées par les différents *rioni* de la capitale pontificale, par des lieux de haute portée symbolique comme les portes de la ville ou les lieux de la justice pénale, ou encore par des lieux ayant généré une fréquentation intense et cosmopolite comme les ateliers d'artistes.

Au prisme de cette échelle infra-urbaine, plusieurs études ont révélé le fossé creusé par le temps entre espaces de l'histoire et espaces de la mémoire. La géographie des lieux associés à la République romaine de 1849, privilégiant les zones du Janicule et de Monteverde, participe ainsi d'une politique mémorielle qui tend à circonscrire l'expérience républicaine dans sa dimension militaire, alors même qu'elle avait investi bien d'autres espaces dans les quartiers centraux de la ville¹⁷. L'image de quartiers

nouvellement agrégés à l'ancien tissu urbain de l'*Urbs* a aussi été scrutée avec attention pour l'époque contemporaine. C'est le cas de celui de San Lorenzo qui, né en dehors des plans régulateurs des dernières décennies du XIX^e siècle, apparaît comme le produit de la spéculation immobilière incontrôlée dans la nouvelle capitale de l'Italie unifiée, et qui a ensuite renforcé sa conscience identitaire par une posture de résistance ouverte ou larvée aux injonctions du régime fasciste¹⁸. Autant d'exemples qui démontrent l'importance de mesurer selon une démarche multiscale les représentations de la Rome moderne et contemporaine.

Le dernier prolongement a rapport aux entreprises de déconstruction de l'image, entendu aussi bien au sens historique qu'historiographique. Les travaux de ces dernières décennies ont en effet aussi permis de déconstruire des mythes tenaces et de repenser la réalité romaine à l'aune de nouveaux concepts. Historiquement, l'un des mythes les plus constamment convoqué dans le discours de l'Église est celui d'une continuité tacite ou avérée entre la grandeur de la Rome antique et celle de la Rome moderne. À rebours de l'image d'une continuité entre les 14 régions de la Rome augustéenne et les 14 *riioni* de la Rome pontificale, les recherches ont montré que ces derniers ne furent que le produit tardif de la restructuration du tissu urbain romain souhaité en 1743 par Benoît XIV. Parler de «Rome des Lumières» ne relève pas à ce titre de l'oxymore, car il y eut bien un effort de rationalisation sociale, spatiale et cognitive dans les réformes urbaines du pape Lambertini, dont les effets patents ou attendus furent répercutés dans ce grand œuvre qu'est le plan de Rome de Giambattista Nolli de 1748¹⁹. Mais la continuité supposée entre la subdivision territoriale urbaine d'Auguste et celle de la Rome pontificale ne fut qu'une fiction rétrospective. On pourrait en dire autant de l'image que les voyageurs étrangers véhiculèrent tout au long du XVIII^e siècle des habitants du Trastevere, qu'ils supposaient être les descendants directs des anciens Romains, et auxquels ils prêtaient en conséquence les vertus républicaines associées à la Rome antique. Constitués de populations allogènes récemment intégrés à la cité sainte, les Transtévérins furent en réalité les premiers à se dresser contre les Français venus instaurer en 1798 une République inspirée des idéaux antiques²⁰.

Parmi les images de la Rome moderne que l'historiographie a longtemps contribué à imposer figure celle du centralisme de la Curie romaine, propagatrice de dogmes et de normes de comportement faisant que la Rome pontificale n'aurait des siècles durant presque parlé que d'une seule et même voix. Les recherches entreprises sur les milieux intellectuels romains de l'époque moderne ont au contraire démontré qu'ils surent tirer

profit d'un polycentrisme culturel lié au caractère électif de la monarchie pontificale, et à la présence de multiples cours cardinalices, diplomatiques et aristocratiques au sein d'un même espace urbain²¹. À la faveur de ces réseaux de protection multiples, érudits et intellectuels romains n'ont pas tous partagé la même image de la romanité. La mise en évidence de ce polycentrisme culturel romain a aussi permis de remettre en question une autre image lourdement attachée à la ville: celle d'une capitale durablement anti-galiléenne et donc foncièrement obscurantiste. Les débats scientifiques sont en réalité demeurés vifs à Rome de la Renaissance jusqu'à l'âge des Lumières. En conséquence, le problème qui demeure ouvert n'est pas celui d'une atonie de la vie intellectuelle romaine, mais celui d'un consensus scientifique demeuré impossible entre les approches constamment reconfigurées des systèmes de savoir entrés en crise depuis Copernic²².

Les quelques contributions qui forment le présent dossier ne prétendent pas se surimposer à ces vastes chantiers de recherche, mais seulement éclairer quelques facettes de l'image de Rome à des moments charnières où celle-ci tend à se lézarder, à se rompre et donc déjà à se recomposer. Ainsi en est-il de la fin du XVIII^e siècle et des décennies précédant la Restauration, de la période marquée par le mouvement du Risorgimento, ou encore de l'immédiat après seconde guerre mondiale.

En s'intéressant à l'image de Rome dans la littérature de voyage française du XVII^e siècle, François Brizay suggère que le palimpseste urbanistique romain peut être mis en parallèle avec celui des descriptions de la ville, qui s'avèrent contaminées par de multiples emprunts et remplois réciproques. L'accroissement après 1690 des ouvrages de «littérature géographique» spécifiquement consacrés à Rome atteste de la pleine efficience de l'image de la ville formalisée par l'Église de la Contre Réforme, étroitement relayée au sein des collèges catholiques. La littérature de voyage du Grand Siècle révèle ainsi l'épanouissement d'une «culture européenne commune sur la ville», qui est le fait d'un public curieux davantage que d'un lectorat érudit. Le patrimoine sacré y fait l'objet de descriptions foisonnantes, mais les auteurs ne dédaignent pas de porter leur regard au-devant de la Rome habitée, en s'intéressant à des catégories ciblées de la population comme les femmes et les Juifs.

La contribution de Pierre Musitelli démontre tout l'intérêt des correspondances pour comprendre comment l'image de la ville se fonde sur une expérience concrète et quotidienne de la romanité, à rebours des images traditionnelles véhiculées par la littérature de voyage ou par les écrits apologétiques. Les lettres que le romain d'adoption Alessandro Verri échangea entre 1767 et 1816 avec son frère Pierre mais aussi avec

sa belle-sœur Vincenza Melzi renvoient une image subtile de la Rome de son temps, plus nuancée que la vision mythifiée qu'en donnèrent ses célèbres *Nuits romaines*. La vitalité culturelle et cosmopolite urbaine dont témoignent les lettres d'Alessandro Verri corrobore d'un côté le renouveau des études sur l'importance de Rome dans la culture des Lumières. Mais l'épistolier se fait aussi critique sévère à l'encontre de la gestion économique de l'Etat ecclésiastique, dont il ne dissimule en rien les causes endogènes au gouvernement pontifical, en dépit de son ralliement personnel aux thèses contre-révolutionnaires.

Après avoir rappelé que Rome est restée inscrite au cœur de la littérature apodémique depuis la Renaissance, Sylvain Venayre s'interroge pour sa part sur le devenir de la ville en tant que capitale du voyage au cours du XIX^e siècle. Le puissant renouveau des pèlerinages jubilaires au temps de Léon XIII rappelle l'importance pérenne de l'image de la ville forgée par la papauté, relayée en l'occurrence par le clergé ultramontain français. Mais une autre évolution se fait jour lorsqu'avec la possibilité multipliée des voyages vers l'Orient, Rome n'est plus l'unique horizon d'attente des voyageurs partis étudier les vestiges anciens. L'ancienne *caput mundi* participe alors pleinement au processus international de démocratisation du voyage d'agrément, au risque de voir se brouiller les identités pèlerines ou touristiques des voyageurs qui arpentent ses célèbres collines.

Au même moment, l'image de Rome se trouve confrontée au mouvement patriotique qui allait donner naissance à une nation italienne unifiée. En scrutant avec attention les écrits des acteurs du Risorgimento, mais également les actes parlementaires de la jeune Italie, Francesco Bartolini reconstitue les obstacles multiples qui se dressèrent à l'encontre d'une nationalisation de l'image de Rome. L'universalisme dont la Rome antique puis chrétienne s'était faite l'héritière jouait à l'encontre d'une identification possible à la nation, et l'ancienneté de son histoire fut interprétée comme un facteur de misonéisme inconciliable avec la modernité à laquelle s'identifiait alors le processus de construction nationale. Il fallut toute la force de conviction d'un Gioberti et d'un Mazzini pour mettre en évidence la centralité spatio-culturelle romaine et faire triompher l'idée d'une troisième Rome. Néanmoins les ferments d'une idéologie anti-romaine persistèrent jusque tard dans le XIX^e siècle – et on pourrait ajouter jusqu'à aujourd'hui – Rome devenant le symbole de la trahison de certains des idéaux du Risorgimento.

Les résidents étrangers à Rome ont longtemps constitué un point aveugle dans l'histoire des représentations de la ville à travers les siècles, dans la

mesure où ils ont principalement été envisagés sous l'angle démographique sans que soit pris en compte leur rôle de médiateurs dans l'interprétation de la romanité. Olivier Forlin démontre à rebours que l'expérience romaine des voyageurs reporters à Rome après 1945 s'est avérée plus superficielle que celle des Français résidant durablement dans la ville. Plusieurs parmi eux se sont montrés attentifs à la misère sociale de la Rome d'après-guerre, tout en y traquant la reviviscence d'un dynamisme intellectuel et politique, et en y entrevoyant le succès possible d'un régime socialiste alternatif au modèle soviétique. Le succès de la Démocratie chrétienne aux élections de 1948 marque à ce titre un tournant qui précipite chez les italophiles français le retour d'une lecture patrimoniale de l'image de la ville, redevenue conservatoire du catholicisme aux yeux des plus traditionnalistes d'entre eux.

Au terme de ce parcours, il reste à esquisser quelques pistes afin d'établir en quoi l'étude de l'image de Rome demeure profondément porteuse de sens pour l'historien d'aujourd'hui. D'un point de vue méthodologique tout d'abord, envisager l'histoire d'une ville au prisme des représentations collectives qu'elle a suscitées engage à embrasser un large corpus documentaire, en mettant en confrontation des sources narratives, administratives et iconographiques que l'historien n'a pas souvent pour habitude d'utiliser ensemble. Ce ne fut pas le moindre des mérites du livre de Gérard Labrot que de démontrer la convergence s'opérant entre sources iconographiques et sources textuelles dans la construction de l'image de Rome par l'Église de la Contre Réforme.

D'un point de vue historiographique, cet objet d'étude postule le dépassement de deux approches demeurées longtemps antagonistes de part et d'autre des Alpes : celles de l'histoire sociale et de l'histoire des idées. Étudier l'image d'une ville n'est jamais réductible en effet à une histoire des idées, car elle est le produit d'un entrelacement permanent entre des représentations et des pratiques, nées de la fréquentation physique, matérielle sinon charnelle, d'un espace urbain et de la mémoire qu'il génère²³. Dans le cas de Rome, on pourra objecter qu'il est presque inenvisageable pour quiconque d'appréhender la ville sans être puissamment influencé par son image. Pour un pèlerin de la fin du Moyen Âge, pour un voyageur du Grand Tour comme pour un touriste d'aujourd'hui, il apparaît en effet impossible d'entrer dans Rome sans subir l'influence d'un tenace horizon d'attente. Il faut néanmoins nuancer fortement l'idée que l'image de Rome serait déjà tout entière présente dans l'esprit de ses visiteurs, au point que leur confrontation avec la réalité urbaine ne produirait rien de neuf. Les exemples sont

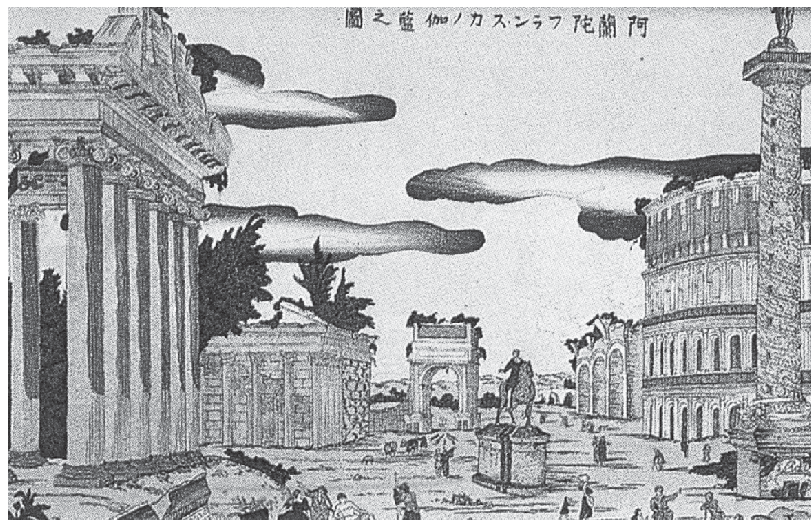
légions de parcours individuels qui ont connu de décisives bifurcations à l'occasion de l'entrée en contact avec la romanité. Songeons au peintre Jacques-Louis David assimilant sa découverte de Rome à un choc visuel aussi déterminant que s'il avait subi une «opération de la cataracte». Ou encore à l'anglais Edward Gibbon affirmant avoir tirée l'idée de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* non pas de ses lectures mais de sa contemplation, le 15 octobre 1764, des moines chantant des litanies dans l'église Santa Maria in Aracoeli sise sur les ruines du temple de Jupiter capitulin. Étudier l'image de Rome suppose donc bien que l'on envisage de concert histoire des représentations et histoire sociale des pratiques culturelles.

L'histoire globale telle qu'elle s'écrit aujourd'hui engage par ailleurs à sortir du cadre national ou occidental pour appréhender les formes de métissage culturel nées des rencontres entre les anciennes sociétés et civilisations. Or, l'étude de la romanité gagne à être entreprise à l'aune de ce que les diverses sociétés européennes et les civilisations non occidentales en ont perçu. Car c'est une caractéristique de Rome que de s'immiscer dans des imaginaires où d'autres villes et d'autres espaces trouvent plus difficilement leur place. Ainsi existe-t-il une Rome vue d'Afrique, dont l'emblème pourrait être l'exubérante copie de la basilique Saint Pierre conçue par Houphouët-Boigny dans la jungle ivoirienne de Yamoussoukro. De même y a-t-il une Rome vue des Etats-Unis d'Amérique, dont le modèle serait le Capitole de Washington, et l'un des avatars la monumentale piscine de Neptune conçue dans les années 1930 par le magnat de la presse William Randolph Hearst dans son château californien dominant le Pacifique. La romanité vue d'Extrême-Orient présente des cas de figure plus intéressants encore. On a longtemps fait du Japon de l'époque d'Edo l'archétype d'une civilisation immobile refermée sur l'extérieur du monde. C'est oublier qu'à partir de l'avènement du 8^e shogun Tokugawa, en 1716, les restrictions pesant sur les importations d'objets culturels européens s'assouplirent sensiblement. La petite colonie de marchands hollandais renfermés sur l'îlot de Dejima, au large de la ville de Nagasaki, se fit dans ce contexte l'ambassadrice de la culture occidentale au Japon. Le terme nippon *rangaku* en est ainsi venu à désigner ces «études hollandaises» par lesquelles les élites japonaises du XVIII^e siècle se réapproprièrent des éléments de culture européenne. Outre des traités d'astronomie, de médecine et de botanique, les Hollandais de Dejima livrèrent en abondance des estampes issues des peintures italiennes de Guardi ou de Canaletto. Ces estampes furent ainsi réinterprétées par des artistes japonais, tel Utagawa Toyoharu, qui

réalisa une vision des ruines de Rome originale en ce qu'elle marie harmonieusement deux esthétiques distinctes: le genre européen du *capriccio* visant à une réunion fictive des ruines antiques dans un même espace, et le style japonais de l'*ukiyo-e* – signifiant étymologiquement «images du monde flottant» – visant à restituer l'impermanence du monde visible par une atmosphère de mélancolie poétique. Cette rencontre n'a rien d'anecdotique, puisque l'introduction de la perspective urbaine dans l'estampe japonaise par Toyoharu sera largement reprise au XIX^e siècle dans l'œuvre abondante d'Hiroshige²⁴. L'image de cette ville européenne stratifiée par le temps, née dans les estampes japonaises de l'époque d'Edo, rejaillit par ailleurs jusqu'à aujourd'hui dans les longs-métrages d'animation japonais d'Hayao et Goro Miyazaki.

Puisse cette concaténation, cette hybridation de l'image à la croisée des traditions artistiques et des expériences concrètes ou lointaines de la ville être mises en évidence dans les présentations qui vont suivre comme dans les travaux à venir.

Figure 1
Perspective *ukiyo-e* des anciennes ruines de Rome. Estampe d'Utagawa Toyoharu (1735-1814), d'après Canaletto



Note

1. G. Labrot, *L'image de Rome. Une arme pour la Contre-Réforme (1534-1677)*, Champ Vallon, Seyssel 1987. La traduction italienne est parue dix ans plus tard sous le titre: *Roma «caput mundi». L'immagine barocca della città santa. 1534-1677*, Naples, Electa, 1997.

2. Plusieurs de ces travaux sont nés d'une collaboration fructueuse entre les chercheurs des universités romaines et ceux de plusieurs universités françaises, l'École française de Rome ayant contribué à leur mise en lien et à la publication des programmes de recherche collectifs. Cf. en particulier J. Boutier, B. Marin, A. Romano (dirs.), *Naples, Rome, Florence, une histoire comparée des intellectuels italiens (XVII^e-XVIII^e siècle)*, École française de Rome, Roma 2006; A. Romano, *Rome et la science moderne. Entre Renaissance et Lumières*, École française de Rome, Roma 2008; M. Boiteux, M. Caffiero, B. Marin (dirs.), *I luoghi della città. Roma moderna e contemporanea*, École française de Rome, Roma 2010; J. F. Bernard (dir.), *«Piazza Navona, ou Place Navone, la plus belle & la plus grande»: du stade de Domitien à la place moderne, histoire d'une évolution urbaine*, École française de Rome, Roma 2014; M. P. Donato, D. Armando, M. Cattaneo, J. F. Chauvard (dirs.), *Atlante storico dell'Italia rivoluzionaria e napoleonica*, École française de Rome, Roma 2015.

3. Voir de manière plus générale Y. Lamy, *Fabrique des lieux*, dans "Genèses", 40, 3, 2000, pp. 2-5; M. Lussault, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Seuil, Paris 2007; C. Topalov, L. Coudroy de Lille, J. C. Depaule, B. Marin (dirs.), *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, R. Laffont, Paris 2010.

4. E. et J. Garms, *Mito e realtà di Roma nella cultura europea. Viaggio e idea, immagine e immaginazione*, dans C. De Seta (a cura di), *Storia d'Italia. Annali 5. Il paesaggio*, Einaudi, Torino 1982, pp. 561-661, citant p. 625 J.-J. Ampère, *Portraits de Rome à différents âges*, dans "Revue des Deux Mondes", II, 1^{er} juin et 15 juillet 1835.

5. Retenons en particulier, au sein d'un panorama dont on ne pourrait prétendre épuiser ici l'exhaustivité, l'ouvrage diachronique d'Andrea Giardina et André Vauchez, *Rome. L'idée et le mythe. Du Moyen Âge à nos jours*, Fayard, Paris 2000.

6. Rappelons que l'ouvrage paru chez Champ Vallon en 1987 fut le fruit d'une thèse soutenue en 1978 sous le titre: *Un instrument polémique, l'image de Rome au temps du schisme. 1534-1667*.

7. L. Marin, *Des pouvoirs de l'image: gloses*, Seuil, Paris 1993.

8. P. Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Boivin, Paris 1935.

9. Sur les rituels, voir M. A. Visceglia, C. Brice (dirs.), *Cérémonial et rituel à Rome (XVI^e-XVII^e siècles)*, École Française de Rome, Roma 1997; M. A. Visceglia, *La città rituale. Roma e le sue cerimonie in età moderna*, Viella, Roma 2002; G. Bertrand, I. Taddei (dirs.), *Le destin des rituels: faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*, École française de Rome, Roma 2008.

10. On renverra en particulier aux travaux de Marina Caffiero et Mario Rosa: M. Caffiero, *La nuova era: mito e profezie dell'Italia in rivoluzione*, Marietti, Genova 1991; Ead., *Religione e modernità in Italia (secoli XVII-XIX)*, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, Pisa-Roma 2000; Ead., *La fabrique d'un saint à l'époque des Lumières*, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris 2006 (éd. or. Roma-Bari 1996); M. Rosa, *Cattolicesimo e lumi nel settecento italiano*, Herder, Roma 1981; Id., *Settecento religioso: politica della ragione e religione del cuore*, Marsilio, Venezia 1999; Id., *La contrastata ragione: riforme e religione nell'Italia del Settecento*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 2009.

11. F. de P. Latapie, *Éphémérides*, 3^e cahier, journée du 24 mars 1775 (archives privées). Nous préparons l'édition critique en plusieurs volumes chez Classiques Garnier des Éphémérides italiennes de Latapie, demeurées inédites à ce jour.

12. G. C. Amaduzzi, *La filosofia alleata della religione. Discorso filosofico-politico recitato nella generale adunanza... il dì VIII. genn. MDCCXXVIII*, Per i Torchi dell'Enciclopedia, Livorno 1778.

13. M. Caffiero, *Le Efemeridi letterarie di Roma (1772-1798), reti intellettuali, evoluzione professionale e apprendistato politico*, dans M. Caffiero, G. Monsagrati (dirs.), *Dall'erudizione alla politica. Giornali, giornalisti ed editori a Roma tra XVII e XX secolo*, Franco Angeli, Milano 1997, pp. 63-101; A. Nacinovich, «*Il sogno incantatore della filosofia*». *L'Arcadia di Gioacchino Pizzi. 1772-1790*, Olschki, Florence 2003; G. Montègre, *Science, croyance et éloquence. L'Arcadie romaine au temps de Gioacchino Pizzi (1772-1790)*, dans G. Bertrand, A. Guyot (dirs.), *Des «passeurs» entre science, histoire et littérature. Contribution à l'étude de la construction des savoirs (1750-1840)*, ELLUG, Grenoble 2011, pp. 77-90.
14. H. Gross, *Rome in the Age of Enlightenment. The post-Tridentine Syndrome and the Ancient Regime*, Cambridge University Press, Cambridge 1990.
15. Voir parmi les publications récentes: *Maestà di Roma. Da Napoleone all'unità d'Italia*, Electa, Milano 2003; L. Norci Cagiano (a cura di), *Roma triumphans? L'attualità dell'antico nella Francia del Settecento*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 2007; J. Chapoutot, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Presses Universitaires de France, Paris 2008; C. Brook, V. Curzi (a cura di), *Roma e l'Antico. Realtà e visione nel '700*, Skira, Milano 2010.
16. Cf. Boiteux, Caffiero, Marin (dirs.), *I luoghi della città*, cit.
17. D. Armando, *L'ombra del Gianicolo: considerazioni sui luoghi del 1849 romano*, dans Boiteux, Caffiero, Marin (dirs.), *I luoghi della città*, cit., pp. 243-62.
18. L. Piccioni, *San Lorenzo: un quartiere romano durante il Fascismo*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 1984; Ead., *Il quartiere di San Lorenzo e le molte identità di un rione romano dalle origini ai nostri giorni*, dans Boiteux, Caffiero, Marin (dirs.), *I luoghi della città*, cit., pp. 103-17.
19. M. Bevilacqua, *Roma nel secolo dei Lumi. Architettura erudizione scienza nella pianta di G. B. Nolli celebre geometra*, Electa, Napoli 1998; C. Travaglini, K. Lelo (a cura di), *Roma nel Settecento. Immagini e realtà di una capitale attraverso la pianta di G. B. Nolli*, Croma-EdilStampa, Roma 2013, 2 voll.
20. M. Cattaneo, *La sponda sbagliata del Tevere: mito e realtà di un'identità popolare tra antico regime e rivoluzione*, Vivarium, Napoli 2004; Id., *Una città nella città: il rione Trastevere nel Settecento*, dans Boiteux, Caffiero, Marin (dirs.), *I luoghi della città*, cit., pp. 29-50.
21. M. Caffiero, M. P. Donato, A. Romano, *De la catholicité post-tridentine à la République Romaine: splendeurs et misères des intellectuels courtisans*, dans Boutier, Marin, Romano (dirs.), *Naples, Rome, Florence*, cit., pp. 171-208.
22. A. Romano, *Il mondo della scienza*, dans G. Ciucci (a cura di), *Roma moderna*, Laterza, Rome-Bari 2002, pp. 275-305; Ead., *Rome et la science moderne*, cit.; Ead., *Rome. Un chantier pour les savoirs de la catholicité post-tridentine*, dans "Revue d'histoire moderne et contemporaine", 55, 2, 2008, pp. 101-20; G. Montègre, *La fortune de l'antique. Écrire et divulguer les sciences à Rome au temps des Lumières*, dans I. Laboulais, M. Guédron (éds.), *Études sur le 18^e siècle. Écrire les sciences*, Éditions de l'université de Bruxelles, Bruxelles 2015, pp. 45-63.
23. Précieux à ce titre sont les acquis des recherches conduites sur les capitales culturelles aux époques modernes et contemporaines. Voir en particulier D. Roche (dir.), *La ville promise: mobilité et accueil à Paris, fin XVII^e-début XIX^e siècle*, Fayard, Paris 2000; C. Charle (dir.), *Le temps des capitales culturelles. XVIII^e-XX^e siècles*, Champ Vallon, Seyssel 2009.
24. R. D. Lane, *Image from the Floating world: The Japanese Print Including an Illustrated Dictionary of Ukiyo-e*, Oxford University Press, Oxford 1978; M. Nakahashi, *L'iconografia urbana in Giappone nei Rakuchu-rakugaizu del primo XVI secolo*, dans "Città e Storia", 1, 2, 2006, pp. 325-43; G. C. Calza (a cura di), *Hiroshige: il maestro della natura*, Skira, Milano 2009.